Catherine PARADEISE, Dominique LORRAIN, Didier
DEMAZIÈRE, dirs, *Les Sociologies françaises. Héritages et
perspectives (1960-2010)*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, 650 pages

Érik Neveu

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11392>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.11392](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11392)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2017

Pagination : 571-572

ISBN : 9782814303256

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Érik Neveu, « Catherine PARADEISE, Dominique LORRAIN, Didier DEMAZIÈRE, dirs, *Les Sociologies françaises. Héritages et perspectives (1960-2010)* », *Questions de communication* [En ligne], 31 | 2017, mis en ligne le 01 septembre 2017, consulté le 26 octobre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11392> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11392>

Catherine PARADEISE, Dominique LORRAIN, Didier DEMAZIÈRE, dirs, *Les Sociologies françaises. Héritages et perspectives (1960-2010)*

Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, 650 pages

Ce gros volume coordonné par Catherine Paradeise, Dominique Lorrain et Didier Demazière repose sur les communications d'un colloque qui s'était tenu au printemps 2013 à Paris et dont le titre initial était *Transmissions. Une communauté en héritage. La sociologie et les sociologies françaises de 1970 à nos jours*. On peut donc placer l'ouvrage dans la lignée des gros « pavés » (on peut penser ici au *Traité de sociologie* dirigé par Raymon Boudon [Paris, Presses universitaires de France, 1992]) qui viennent épisodiquement jalonner l'état des savoirs ou les progrès de la discipline sociologique. Pour être plus précis, le livre chroniqué ici repose sur une double focale. Après une solide introduction (pp. 9-37) qui met en perspective cinquante ans de sociologie française, deux duos de contributions situent « les sociologies françaises dans leur environnement ». Christophe Charles (pp. 47-62) et Pierre Veltz (pp. 63-72) s'emploient respectivement à baliser les usages des sciences sociales par les élites françaises, le positionnement de la discipline au sein des sciences humaines et sociales. Michèle Lamont (pp. 77-82) puis Andrew Abbott et Étienne Ollion (pp. 83-97) explicitent ensuite ce que peuvent être l'image et les usages de la sociologie française vue des États-Unis. Vient alors ce qui est le plat de résistance du recueil : cinq cents pages d'explorations par champs thématiques et sous-disciplines : stratification, famille, école, religions, travail, genre, économie, politique, sociologies rurale, urbaine, des migrations, de la santé, des arts et de la culture, des sciences et techniques, de la communication et des médias. Le principe de chaque chapitre étant celui d'une contribution en partie double : témoignage d'un.e aîné.e de la génération qui a en quelque sorte refondé la sociologie française après guerre, retour d'un membre de la génération des trentenaires ou des jeunes quadras sur l'actualité de la discipline. Peut-être faudrait-il d'ailleurs récuser cette dernière formule. Ce gros volume ne prétend en effet pas offrir quelque chose comme un état de la sociologie – même s'il y contribue bien en de nombreux chapitres – mais une réflexion sur les évolutions du métier, des objets, des paradigmes et manières de travailler depuis 1970.

La question que pose ce type de volume pourrait se résumer par la formule paradoxale : qu'en faire ? Le placer bien visible dans l'étagère derrière soi quand on reçoit ses doctorants et étudiants pour montrer à quel point on lit des gros « pavés », on se tient au courant, un peu comme un Vidal trône dans le cabinet du

médecin ? Lire les textes inauguraux et le ou les deux ou trois chapitres des sociologies qu'on fréquente avant de le livrer à ce que Karl Marx nommait « la critique rongeuse des souris » ? En effet, il faut la position singulière – on a envie d'écrire pathologique – du chroniqueur pour revue pour se lancer dans la traversée et la lecture *in extenso* de ces six cents pages, nul n'étant requis de feindre une passion équivalente pour les quinze sous espaces de la sociologie jalonnés ici. Sous la clause « les gros livres collectifs ne sont pas faits pour être lus intégralement », on proposera donc quatre usages de cette collection.

Le premier serait d'offrir quelque chose d'une socio-histoire par le bas de la sociologie (mais aussi plus largement d'une bonne part des sciences sociales). Si l'on peut regretter qu'il soit pour partie allusif, plus riche en pistes qu'en démonstrations systématiques, le texte de Christophe Charle (pp. 47-62) est spécialement stimulant qui cherche à répondre à la question des images et usages (ou mépris) que les décideurs français associent depuis les années 1950 aux sciences sociales. Dominique Lorrain (p. 437) rappelle d'ailleurs opportunément dans sa contribution à la « sociologie urbaine » que lors de ses responsabilités au Plan, Jacques Delors, souvent présenté comme un esprit ouvert, avait récusé toute présence de sociologue, la seule légitimité des fonctionnaires étant acceptable. Mais c'est tout autant un carottage dans deux ou trois chapitres qui permettrait de se rendre compte des évolutions des conditions institutionnelles et statutaires, des modes de régulation changeants de la recherche en un demi-siècle. Sans opérer une hiérarchisation, on peut suggérer que les chapitres sur les sociologies du genre, de l'urbain, de la famille, de l'éducation sont spécialement propices à cet exercice.

Un second usage, porteur d'espoir en ces temps où l'université est soumise à un régime d'étrangement lent, de contraction de ses ressources et de dénigrement fréquent serait de nous rappeler qu'il existe des domaines où la science sociale fabriquée en France se maintient au premier rang mondial. Si chacun des sous-champs explorés par les témoignages réflexifs des chercheurs ne place pas dans l'excellence mondiale toutes les recherches menées dans l'Hexagone, le bilan est cependant sans ambiguïté. La recherche sociologique française existe mondialement à travers une série d'auteurs liés à des systèmes conceptuels ou des objets (Pierre Bourdieu, Bruno Latour et Michel Callon, Michel Crozier, Raymond Boudon, Alain Touraine, Marc Maurice, Henri Lefebvre, Jacques Donzelot, Yves Dezalay...), elle fait référence dans une série de domaines clés. Une lecture exhaustive de

l'ouvrage peut d'ailleurs ouvrir des pistes de réflexion sur la dialectique de l'internationalisation et des cultures scientifiques nationales. Les séjours aux États-Unis, d'une part, des figures de la génération de l'après-guerre ont été pour beaucoup dans une ré-institutionnalisation de la sociologie en France, on voit, d'autre part, combien l'habitude de fréquenter les réseaux, forums et revues internationales (ce qui veut dire pour l'essentiel anglophones) a été essentielle pour insérer la génération des chercheurs jeunes ou quadragénaires dans un espace scientifique désormais structuré internationalement. On voit aussi (la sociologie politique française avec ses liens à l'histoire, sa valorisation des méthodes qualitatives en est un exemple) combien important des résistances à ce qu'il y a de dynamiques d'orthodoxie dans la standardisation des méthodes et des objets. Si les sociologues du politique français avaient souvent grand profit à emprunter à leurs collègues États-Uniens leur compétence sophistiquée en traitement de données, en savoir-faire quantitativiste, on voit aussi que la force d'un particularisme qui fait penser la discipline comme intégrée à la sociologie par 85 % de ses pratiquants tient aussi à son refus d'une annexion pour les logiques d'une économie réduite au calcul rationnel.

Mais l'usage le plus stimulant du livre tient à ce qu'au-delà des éléments d'une fresque sur l'histoire de la discipline cœur des sciences sociales, il offre des matériaux d'une grande richesse sur le métier de chercheur au double sens d'une activité organisée et d'un corps de savoir-faire. La force du volume tient ici à deux ressorts. Opère, d'une part, la qualité des témoignages, beaucoup des aînés ayant sérénité et réflexivité, mais aussi une forme de désinhibition de la parole que favorisent les séquences de sortie du jeu (on peut ne pas partager les analyses de François Dubet (pp. 175-186) et apprécier énormément la qualité de sa réflexion sur la sociologie de l'école et le métier de sociologue). D'autre part, c'est le jeu organisé de la confrontation des générations qui aide à voir le changement des cadres d'activité professionnelle, des objets, des logiques de réseau. En ce sens, le livre parle à tout *social scientist*, et pas seulement aux sociologues, sur l'écologie changeante de leur activité qu'il s'agisse des charmes et libertés – de la part d'amateurisme aussi – des logiques artisanales d'hier, des ouvertures internationales mais aussi de l'irrationalité de nouvelles rationalités (Julie Pagis [pp. 355-366], sociologue du politique, note combien chercher des financements tend à manger le temps de la vraie recherche) offertes par la structuration d'un espace européen de la recherche, de la tension entre les moments fondateurs et la routinisation des avancées.

Rien n'empêche enfin d'utiliser ce livre comme un appui pour prendre connaissance de bilans partiels. Pour l'universitaire qui doit « monter » un cours, l'étudiant qui se lance sur un mémoire voire une thèse, le volume offre une ressource précieuse. Il ne remplacera pas des manuels ou des usuels pour offrir un bilan complet de l'état des savoirs. Mais tel n'est pas son objet. Il apportera en revanche une intelligence des dynamiques propres aux sous-communautés, une vision des scènes et acteurs d'une science en train de se faire sur un demi-siècle. La réserve possible ici tient à la façon dont l'inscription des témoins dans leur sous-champ détermine leur vision. Certains chapitres jouent d'une focale large qui rend visible le gros des dynamiques scientifiques d'un sous-champ, d'autres sont plus centrés sur un pôle de ces spécialités. Ainsi si les deux contributions (Josiane Jouët, [pp. 585-598] et Jean-Samuel Beuscart [pp. 599-610]) du chapitre « Sociologie de la communication et des médias » répondent parfaitement au cahier des charges du livre et sont d'excellente facture, leur polarisation assumée sur l'analyse des nouvelles technologies de l'information et de la communication se paie de laisser dans l'ombre beaucoup de la sociologie des médias... Pour le dire d'un clin d'œil, elle parle davantage de ce qui est désormais le menu premier de *Réseaux* que de la palette disponible dans *Questions de communications*.

Érik Neveu

Arènes-Crape, IEP de Rennes, F-35700
erik.neveu@sciencespo-rennes.fr

Alain RABATEL, Alice FERRARA-LÉTURGIE, Arnaud LÉTURGIE, dirs, *La Sémantique et ses interfaces. Actes du colloque 2013 de l'Association des sciences du langage* Limoges, Lambert-Lucas, coll. Linguistique et sociolinguistique, 2015, 344 pages

Dans les années 70 du siècle précédent, Mariana Tutescu (*Précis de sémantique française*, Paris, Klincksieck, 1974) pouvait encore déplorer que la sémantique fût « la Cendrillon des études de linguistique » (p. 13). Ce n'est évidemment plus le cas aujourd'hui et en témoigne ce volume des actes du colloque tenu à Paris, en janvier 2013, à l'initiative de l'Association des sciences du langage. Il n'est guère de secteur de la recherche contemporaine qui, à un moment ou à un autre, n'achoppe sur une question de nature sémantique, et la diversité des domaines dans lesquels s'investit désormais cette réflexion fait d'elle un carrefour inévitable dans toute recherche plaçant l'homme au cœur du langage : pragmatique, logique, approches énonciatives, sémiotique, lexicologie et lexicographie, traitement automatique du langage, tous ces champs